

Au pays de l'homme qui « reçoit l'enfant dans ses bras »

Les îles Trobriand – et ses habitants les Trobriandais – sont définitivement associés à Bronislaw Malinowski : au début du siècle dernier, cet anthropologue polonais a enquêté sur les us et coutumes de ce peuple « primitif » vivant en Papouasie-Nouvelle Guinée. Paru pour la première fois en 1927 à Londres, son ouvrage « La paternité dans la psychologie primitive » (1) vient d'être réédité aux éditions Allia en France, la première traduction de 2006 étant épuisée.

Wilhelm Reich a décrit cette société à filiation matriarcale (2) comme un « paradis », dont il a qualifié la vie sexuelle de ses habitants de « saine » parce que libre de toute contrainte sexuelle de l'enfance au mariage, et où le concept du complexe d'Œdipe ne s'appliquait pas compte tenu des rapports spécifiques existant entre le père (le mari de la mère) et les enfants de la mère. Il a fallu l'arrivée, au siècle dernier, des missionnaires blancs, dont la vision de la paternité est à l'opposé de celle des Trobriandais, pour que ce mode de vie « paradisiaque » et étranger aux mœurs occidentales, soit chambardé et s'incline vers le patriarcat.

Dans la psychologie collective des habitants des îles Trobriand, contrairement à la vision occidentale, la paternité est, non pas physiologique, mais sociale. L'enfant ne naît pas de l'union d'un homme et d'une femme ; le sperme de l'homme ne conduit pas à la grossesse ; c'est un « esprit » qui s'incarne – parfois la nuit – dans le corps de la femme et celle-ci donne alors corps à l'enfant. « L'enfant-esprit est posé par l'esprit contrôleur sur la tête de la femme. Le sang provenant du ventre afflue en cet endroit, et le bébé descend graduellement sur le reflux de cette marée jusqu'à s'installer dans l'utérus. Le sang aide au développement du petit enfant : il le nourrit. », rapporte Malinowski. C'est pour cette raison que le sang œstral cesse de s'écouler au cours de la grossesse. Il existe d'autres variantes autour de la grossesse, qui nous paraissent aussi étranges : par exemple, l'esprit entre *per vaginam* dans la femme quand elle se baigne dans la mer ; ou bien, alors qu'il se balance dans la hutte, il traverse la peau de la femme pour aller s'installer dans son abdomen.

Les Trobriandais reconnaissent pourtant qu'une vierge ne peut procréer et ils consentent qu'il faut une « ouverture » préalable pour que l'esprit puisse s'introduire et c'est ce à quoi procède l'homme en « ouvrant le vagin ».

Pour justifier leur raisonnement confronté aux arguments scientifiques de l'anthropologue, les autochtones s'appuient sur le fait que les femmes célibataires s'adonnent à des étreintes sexuelles débridées sans tomber enceintes et, en comparaison, sur la procréation des femmes mariées. Entre parenthèses, en ce qui concerne les animaux, la dilatation vaginale est aussi nécessaire. Mais les trobriandais ne se perdent pas en conjectures sur les causes de la reproduction animale comme ils le font pour les humains. « Cela arrive comme cela doit arriver », en conviennent-ils tout simplement avec sagesse.

Comme c'est la mère qui, par

l'intermédiaire d'un esprit, donne naissance à l'enfant, le rôle physiologique de l'homme s'en trouve amoindri : il a la position d'un « étranger », d'un « tiers », il est « le mari de la mère » et celui qui « prend l'enfant dans ses bras ».

En revanche, le frère de la mère détient un grand ascendant et, avant l'adolescence, il prédomine le mari dans sa relation à l'enfant, celui-ci appartenant exclusivement au clan de la mère. Le frère est le « maître naturel », le « protecteur » de sa sœur et de ses enfants. Cependant « il n'a pas la faculté d'être présent en tout et par conséquent de s'en occuper dans chacun des domaines où elle (la femme) a besoin d'un tuteur. ».

Pour Malinowski, l'importante influence que détiennent les femmes sur la vie sociale et érotique, et l'institution du mariage, vient de ce qu'elles ont une part active et prépondérante dans la vie tribale, où elles tiennent une « position clé au cours de certaines activités économiques, cérémonielles et magiques. ». Bref, elles constituent le pilier de l'organisation sociale.

L'enfant ressemble à son père

Sans lui octroyer la toute puissance qu'il a dans la société patriarcale, cette société matrilineaire attribue à l'homme un rôle social affectivement important. Car sans lui, il n'y a pas de famille reconnue et viable, et c'est uniquement à l'intérieur du mariage que l'enfant issu de la mère est accepté par le groupe. C'est un père *social* et la natalité pré-nuptiale est considérée comme répréhensible par les autochtones. Dans les cas d'enfants mis au monde par une femme mariée, son mari sera considéré *ex officio* comme le père et dans le cas d'une femme célibataire « il n'y a pas de père à l'enfant ».

Toute naissance hors des liens du mariage est désapprouvée par la société. Elle devient un « enfant sans père ». C'est de l'« *indécence* » pour une femme d'avoir un enfant illégitime (il sera alors adopté par la famille de son frère). Car il faut à la femme un mari pour « prendre l'enfant dans ses bras », le rôle du père étant défini comme celui qui, de manière indispensable, prodigue de l'affectueux à la progéniture de sa femme, qui aide la mère dans les soins à donner à l'enfant et à l'élever. Il est aussi celui qui protège la femme, tandis que le frère de la femme pourvoit aux nécessités économiques.

B. Malinowski détecte une faille dans la citadelle matrilineaire : la ressemblance physique qui ne vaut que pour le mari. Un puissant tabou est d'affirmer qu'un enfant ressemble à sa mère ou à un parent de la lignée maternelle. Notre auteur le sait d'autant mieux qu'il a lui-même commis l'impair de relever une ressemblance entre un frère et une sœur trobriandais. S'il n'a pas été convaincu par l'emportement qui a suivi ce faux-pas vis-à-vis de ce dogme de la ressemblance, il lui a montré, si besoin était, l'existence de la puissance de cet interdit.

Et pourtant, compte tenu de la croyance qui veut que le sperme ne conduit pas à la grossesse, l'enfant peut ne pas être issu du mari de la femme. C'est la

Au pays de l'homme qui « reçoit l'enfant dans ses bras »

(SOCIETES... suite de la page 2)

raison pour laquelle un homme dont la femme a conçu en son absence « *acceptera avec calme et chaleureusement, et le fait et l'enfant, et il n'y verra aucune raison de la soupçonner d'adultère* ». Malgré cette paternité hypothétique, l'enfant doit ressembler au mari, car c'est lui « *qui façonne le visage de l'enfant, parce qu'il réside avec lui, qu'ils sont assis ensemble* ».

En ce qui concerne cette vision particulière de la conception de l'enfant, la question est de savoir si c'est l'ignorance, décrite par Malinowski, du fonctionnement des organismes mâle et femelle et de l'origine de la pulsion sexuelle qui serait à l'origine de ces croyances naïves, notamment la réfutation de la paternité biologique qui se trouve remplacée par l'idée selon laquelle le chemin de la vie passe par les esprits.

Liberté sexuelle dès l'enfance

C'est peut-être cette même méconnaissance qui fait que la tribu ne réprime pas la liberté sexuelle des enfants et les filles commencent à en jouir très tôt : « *toutes petites* » déjà, précise Malinowski. La répression de ces pratiques ne s'exerce qu'à partir du mariage. En effet, ce n'est qu'une fois mariées que les femmes renonceraient à leur liberté sexuelle et commencent à procréer.

Toujours est-il qu'une telle vision va à l'encontre des valeurs patriarcales de la morale chrétienne pour laquelle le père est, comme le rappelle l'auteur, « *l'initiateur de la descendance et le maître de la maisonnée* ». Or, dans cette société dite primitive, la relation entre le père et le fils est celle de deux étrangers

« *où les seuls devoirs qui vaillent sont associés à la lignée maternelle* ». Pas étonnant dès lors que les missionnaires chrétiens qui ont évangélisé ce peuple, ont voulu en premier lieu renverser cette façon de voir en leur imposant la puissance masculine du dieu patriarcal.

Cependant, une chose que l'anthropologue n'a pas pu élucider et qui demeure un mystère entier : comment les femmes font-elles pour ne pas tomber enceintes *avant* le mariage alors qu'elles bénéficient d'une liberté sexuelle sans borne. « *Peut-il y avoir une loi physiologique qui rende la conception moins aléatoire, alors que les femmes commencent leur activité sexuelle tôt dans la vie, que cette activité mène inévitablement leur conduite et qu'elles mêlent librement leurs amours ?* ». Malinowski a récolté beaucoup d'explications mythiques autour de cette sorte de stérilité pré-nuptiale, sans trouver même l'existence d'un usage d'herbes magiques anti-contraceptives et abortives. Aucune d'elles n'est convaincante du point de vue scientifique. La réelle liberté de la femme qui y règne y est-elle pour quelque chose ?

Huguette Hérard

N.D.L.R. :

1) *The Father in Primitive Psychology* (titre original). Traduction parue aux Éditions Allia, France, mars 2016. ISBN : 979-10-304-0120-2. 7€.

2) La femme trobriandaise détient un rôle social important ; c'est par elle que passe la lignée du clan ; l'héritage va du frère au neveu.

Haiti en Marche